Schopenhauer

La dissertation sur *La quadruple racine du principe de raison suffisante*

François-Xavier Chenet

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

– ***I. Les circonstances de la publication***

– **II. Un travail aux ambitions déclarées restreintes**

A. Le très modeste objet annoncé de cette enquête
B. Un plan médiocre et des digressions
C. Le résultat déclaré, somme toute, modeste de cette enquête
D. La clarification introduite : le principe de raison suffisante a une quadruple « racine »

– **III. Quelques conséquences loin d'être anodines**

A. Dénonciation de quelques néfastes conséquences particulières de la non-spécification du principe de raison
B. Dénonciation des effets « théologiques » de la non-spécification du principe de raison

Françoise Chenet © *Philopsis* – Tous droits réservés

– IV. Ce qui est véritablement en jeu : de quoi le principe de raison est-il la loi ?

A. Le point de départ absolu ne peut être que la représentation
B. La distinction du sujet et de l'objet n'est pas une distinction substantielle.
C. Il existe quatre classes de représentations
D. Le principe de raison suffisante est la loi générale de liaison des représentations et une simple loi de la représentation

– V. La Dissertation à la lumière des *Frühe Manuskripte* : le principe de raison, forme de la conscience empirique. Une relecture de la Dissertation

A. La tâche de la Dissertation : séparer la conscience meilleure de la conscience empirique
B. L'émergences dans la Dissertation du point de vue de la conscience meilleure

Françoise Chenet © *Philopsis* – Tous droits réservés

« Dans mes mains, ou plus plutôt dans mon esprit, est en train de croître une œuvre, une philosophie qui doit être *tout à la fois* une éthique et une métaphysique, choses que l'on a jusqu'à présent aussi faussement séparées que l'âme et le corps. L'œuvre croît et se forme peu à peu comme l'enfant dans le giron maternel. » (Cf. § 92, cahier L, Berlin, 1813, p. 55)

I. Les circonstances de la publication

Schopenhauer (né en 1788) abandonne après la mort de son père (en 1806) son apprentissage commercial pour faire des études secondaires qu'il mène à bien en deux ans. En octobre 1809 il s'inscrit à l'université de Göttingen. Après un semestre de médecine, il opte pour la philosophie. Il est pendant trois semestres l'étudiant du célèbre auteur de l'*Énésidème*, Gottlob Ernst Schulze qui l'oriente décisivement vers l'étude de Platon et de Kant. Conformément à la coutume de changer d'université en cours de cursus, il part pour la toute nouvelle Université de Berlin où il passe les trois derniers semestres de ses études, attiré par l'enseignement de Fichte qu'il ne supporta pas longtemps. Il suit aussi les cours de Schleiermacher, mais non ceux de Hegel…

En mai 1813, à l'issue de son troisième semestre berlinois, jugeant sa formation suffisante et la situation alarmante, il quitte Berlin. Il échappe au service armé alors que la guerre entre Napoléon et la Saxe fait rage ; il se retire à Rudolstadt, proche d'Iéna, à l'écart des combats qui l'indiffèrent et compose tranquillement dans une auberge sa dissertation doctorale sur la *Quadruple racine du principe de raison suffisante* de la mi-juin à la mi-septembre. L'œuvre commencée à Berlin au début de 1812 est alors déjà très avancée.

L'activité universitaire étant suspendue à Berlin et les statuts de cette université excluant la *promotio in absentia*, c'est à Iéna qu'il décide courant septembre de présenter sa thèse ; on ignore pourquoi il n'attend pas le retour à la paix, pourquoi il choisit Iéna et pourquoi il opte pour la *promotio in absentia*, rien n'empêchant sa présence et une *disputatio* publique.

Sa lettre au doyen de l'université d'Iéna du 22 septembre montre un Schopenhauer bien moins sûr de lui qu'il ne le semblerait à lire sa dissertation au style (déjà) apodictique. Le 24 septembre, il écrit au Doyen n'avoir guère pu discuter de sa thèse, il demande à la faculté de lui faire savoir ce qui lui paraîtrait faux, insuffisamment clair ou insuffisamment analysé, de ne pas le ménager et qu'on lui signale *ce qu'il pourrait y avoir de déplaisant dans sa thèse*. Il lui demande si son introduction est suffisante, si sa critique de la preuve kantienne de l'apriorité de la loi de causalité est réellement originale ; il déplore n'avoir pu disposer que d'une infime partie de la littérature sur Kant et demande un prêt d'ouvrages. La fin du § 24 permet d'y voir la marque d'une réelle inquiétude sinon sur la valeur, du moins sur la recevabilité de son travail.

Il envoie sa thèse le 24 septembre, accompagnée, suivant l'usage, d'un substantiel *curriculum vitae*, biographique et intellectuel, en latin. L'extrême promptitude avec laquelle le doctorat lui est décerné laisse perplexe. Le doctorat n'est pourtant pas de complaisance. La thèse a eu trois rapporteurs, Hennings, Voigt et Luden, très laconiques, il est vrai, mais unanimes.

Françoise Chenet © *Philopsis* – Tous droits réservés

Hennings, philosophe, trouve que « son jugement sur des philosophes anciens et modernes mérite l'approbation » ! Voigt, professeur de médecine, juge la thèse perspicace, profonde et savante. Il fait une observation sur la démonstration (au § 40) de la 16ème proposition d'Euclide dont Schopenhauer aura tenu compte dans la version imprimée de sa thèse puisqu'elle n'a pas lieu d'être. Luden, professeur d'histoire, demande à ce que l'on réponde au candidat que la faculté de philosophie sera heureuse de lui faire parvenir le diplôme de docteur dont il en est au plus haut point digne, mais non la recension critique qu'il souhaite, la collation du grade étant déjà en soi un jugement.

Envoyée par la poste le 24 septembre, sa thèse lui vaut par retour du courrier, en un temps record, collation du grade de docteur en philosophie, en date du 2 octobre 1813, *magna cum laude*.

Courant octobre, Schopenhauer fait imprimer à ses frais, à 500 exemplaires, le texte révisé de sa dissertation sitôt le diplôme reçu et son manuscrit récupéré, non sans grande angoisse. Le manuscrit original n'ayant pas été conservé, on ignore l'ampleur et la nature de ces « quelques changements et ajouts » qu'il déclare avoir fait..

Dès la fin octobre, il dispose d'exemplaires imprimés. Il en fait tout d'abord parvenir un à Goethe qui apprécia surtout les démonstrations intuitives données des théorèmes de géométrie et la façon dont il privilégie l'intuition et rabaisse la réflexion rationnelle.

Schopenhauer fait parvenir des exemplaires dédicacés de sa thèse à une douzaine de personnes : outre Goethe, à Schleiermacher, Schulze, à Reinhold.

Sa lettre d'envoi à Schulze, n'a pas été conservée mais on possède la réponse que lui fit son ancien maître, le 20 janvier 1814. C'est la seule réponse que l'on connaisse. La *Dissertation* a fait l'objet de 3 recensions, nombre tout à fait normal, encore qu'il en ait espéré davantage et qu'il n'ait pas été satisfait de leur contenu.

La diffusion de la *Dissertation* fut réduite : 48 ventes en août 1815, pas une de plus fin novembre 1817, il en restait encore 350 en août 1823, qui furent alors mis au pilon. La deuxième édition sera de 750.

On ignore ce qu'ont pensé de ce texte Schleiermacher et Reinhold. On peut présumer qu'Hegel en prit sommairement connaissance pour participer deux mois plus tard à la soutenance d'habilitation de Schopenhauer (*disputatio pro venia legendi*, autorisant à enseigner comme privat-docent), mais il ne dut pas en être édifié. Schelling ne semble jamais en avoir entendu parler.

La *Dissertation* n'a certes pas eu un grand retentissement, mais Schopenhauer n'a pas été aussi massivement ignoré qu'il l'a dit et ressenti. Il n'y a pas à penser que le silence relatif sur ce travail, universitaire après tout, vienne de ce que la profession philosophique en aurait été d'emblée scandalisée.

Il faut voir dans les 90 pages de la *Quadruple racine* autre chose qu'un simple ouvrage de jeunesse, plus qu'un travail universitaire conventionnel et y reconnaître la racine ou la matrice même du *Monde comme volonté et comme représentation*. Schopenhauer en avertit solennellement.

> « Il faut lire l'introduction à ce livre, avant de lire le livre même, quoiqu'elle ne s'y trouve pas et qu'elle ait été publiée cinq ans auparavant sous le titre *De la quadruple racine du principe*

Françoise Chenet © *Philopsis* – Tous droits réservés

de raison suffisante ; *dissertation philosophique*. Faute de connaître cette introduction et cette propédeutique, l'intelligence exacte du présent écrit s'avère impossible ; le contenu de ce traité la présuppose, comme si elle s'y trouvait. Toutefois, même si elle n'avait pas paru il y a plusieurs années, elle ne pourrait être placée comme une introduction proprement dite en tête de cet ouvrage : il faudrait l'incorporer au livre premier qui comporte, en effet, certaines lacunes ; il y manque ce qu'exprime cette dissertation ; de là des imperfections auxquelles on ne peut remédier qu'en se référant à la *Quadruple racine*. Mais j'ai tant répugné à l'idée de me recopier ou de me fatiguer à chercher d'autres termes pour dire ce que j'avais déjà dit, que j'ai préféré prendre l'autre parti, en dépit du fait que j'aurais pu fournir un exposé meilleur du contenu de cette dissertation, ne fût-ce qu'en la débarrassant de certains concepts que m'imposait, à cette époque, un respect excessif de la doctrine de Kant, tels que les catégories, le sens interne et la sensibilité externe, etc. […] – Mais ce n'est que si l'on a pleinement compris, grâce à cet écrit, la nature et la signification du principe de raison suffisante, à quoi il s'applique ou non, et enfin qu'il ne préexiste pas à toutes choses (le monde entier n'existant que comme sa conséquence et conformément à lui, comme son corollaire), mais qu'il n'est rien que la forme sous laquelle l'objet toujours conditionné par le sujet, de quelque nature qu'il soit, est connu du sujet, du seul fait qu'il est un individu connaissant ; ce n'est, dis-je, que si l'on a pleinement compris tout cela que l'on peut souscrire à la façon de philosopher, tout à fait originale, dont c'est ici le premier essai. » (Avant-propos de la première édition) [1].

« J'ai expliqué en détail dans ma *Dissertation* sur le principe de raison, comment il est la condition de tout objet possible ; c'est-à-dire qu'un objet quelconque est lié nécessairement à d'autres, étant déterminé par eux et les déterminant à son tour. C'est si vrai que toute la réalité des objets, en tant qu'objets qui ne sont rien que des représentations, se réduit à ce rapport de détermination nécessaire et réciproque ; cette réalité est donc tout à fait relative. […] J'ai montré, en outre, que cette relation nécessaire, exprimée d'une façon générale par le principe de raison, revêt des formes diverses, selon la différence des classes où viennent se ranger les objets au point de vue de leur possibilité, nouvelle preuve de la répartition exacte de ces classes. *Je suppose en permanence dans le présent ouvrage que tout ce que j'ai écrit dans cette dissertation est connu et présent à l'esprit du lecteur : en effet, si je n'avais déjà exposé ces idées dans cette dissertation, elles auraient ici leur place nécessaire*. » (1ère éd., fin du § 2 ; nous traduisons et soulignons la dernière phrase).

Je privilégierai **la première édition de ce texte, celle de 1813** – et non la seconde de 1847 : non pour promouvoir un texte dont j'ai donné en 1991 (chez Vrin) [2] la première traduction en France, mais parce que je voudrais montrer qu'elle introduit *effectivement* au *Monde* (il est clair qu'au *Monde* de 1818 ne peut introduire que la Dissertation de 1813 et pas celle de 1847 [3]) et, pour cela, à quel point, elle est bien *plus que ce pour quoi elle se donne* expressément ou ce pour quoi une lecture non prévenue peut la prendre, et ce – paradoxalement – **avec l'aval même de l'auteur qui adopte, si l'on peut dire, un** *profil bas* dans cet écrit à finalité directement universitaire – même si nous n'avons pas affaire là au texte même de sa thèse, non conservé, mais à sa version publiée après obtention du titre.

La Dissertation est la partie émergée d'un iceberg ; la signification, l'intention et les résultats de ce travail ne peuvent être véritablement compris et appréciés qu'à la lumière des

1. SCHOPENHAUER, *Die Welt als Wille und Vorstellung*, *Sämtliche Werke*, éd. Löhneysen, Insel Cotta, Stuttgart et Francfort-sur-le-Main, t. I, pp. X-XI. Nous traduisons. Cf. *Le Monde*, PUF, 1966, pp. 3-4. A l'éditeur Brockhaus, Schopenhauer écrit le 28 mars 1818 : il « y a quatre ans que cette suite d'idées dont je parle existe, pour l'essentiel, dans ma tête » (v. *S.W.*, t. 14, n° 122, p. 221).

2. J'ai donné dans cette édition critique la première traduction française du texte de 1813 et la retraduction du texte de 1847 (d'abord traduit en 1882 par J.-A. Cantacuzène et en 1941 par Jean Gibelin). Ces traductions sont suivies d'un commentaire mené avec Pichel Piclin. On croit généralement et à tort que le texte de 1847 est, à quelques références et polémiques supplémentaires près, le même que celui de 1813. Nul n'avait songé à aller y regarder…

3. Suivant en cela l'usage allemand, nous désignerons quelquefois par la lettre A la première édition de 1813 et par la lettre B la seconde édition, de 1847.

Françoise Chenet © *Philopsis* – Tous droits réservés

Vorlesungshefte, des *Studienhefte* et des *Cahiers philosophiques* (les *Frühe Manuskripte*) ; elle prend alors un relief particulier dont elle manque dans une certaine mesure.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Françoise Chenet © *Philopsis* – Tous droits réservés